

HOWARD

Howard aime les hôtels. Le bruissement chaleureux des portes automatiques. La prudente neutralité des tapis, marqués par le passage matinal de l'aspirateur. Le sourire éclatant de la réceptionniste ; l'effet à la fois dissuasif et encourageant de son maquillage. Howard aime les pommes disposées dans leurs coupes en verre, bien qu'il en ait croqué une un jour et lui ait trouvé un goût décevant de moisi, un aspect pâteux qu'il sent encore sur sa langue aujourd'hui. Il aime les regards furtifs que l'on échange d'un fauteuil à l'autre dans le hall d'entrée, l'anonymat rassurant, le cocon sécurisant qu'offre aux clients le demi-luxe standardisé du faux cuir et des pots d'orchidées blanches fraîchement vaporisées.

Howard aime les rencontres clandestines : les couples adultères occupés à flirter, l'initié de la City venu transmettre des informations, le journaliste qui s'entretient avec un homme grisonnant à l'apparence vague tout en prenant des notes. Howard aime les affaires conclues à voix basse, les sourires suggestifs, le stylo-plume tendu afin qu'il puisse remplir un formulaire s'il souhaite qu'on lui livre le journal du matin ou lorsqu'il doit signer le reçu de ses frais supplémentaires, « Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, monsieur ». Howard adore tout cela. Et ce matin, justement, Howard sent un calme bienveillant l'envahir dès qu'il franchit le seuil du

Mayfair Rotunda ; dès la première pression sur le sol de marbre des semelles de cuir de ses chaussures Church's faites sur mesure, il perçoit cette sensation. Il inspire l'air conditionné à pleins poumons, laisse des mains gantées le débarrasser de son petit sac de voyage en cuir italien et traverse le hall d'entrée à grandes enjambées.

— C'est un plaisir de vous revoir, sir Howard, déclare la réceptionniste.

Howard plisse les yeux afin de déchiffrer le nom inscrit sur son badge. TANYA y est imprimé en police sans empattement au-dessus de deux drapeaux miniatures, celui de l'Espagne et un autre qu'il ne parvient pas à identifier. Un pays d'Europe de l'Est, probablement. Sans doute un ancien État soviétique. De nos jours, on croise un peu partout de ces filles minces et ambitieuses aux cheveux noirs et au petit visage anguleux. Howard n'est pas sûr que ce soit une bonne chose. La dernière fois qu'il a appelé Le Caprice pour réserver une table, l'employée à l'autre bout du fil lui a demandé avec un fort accent guttural de lui épeler son nom. Lui qui fréquente l'établissement depuis des années !

Néanmoins, Howard n'est pas du genre à se laisser aveugler par de stupides préjugés. Il admire le culot bien placé. En outre, il a tendance à idéaliser l'expérience immigrée. Il aime se rappeler que, sans les Britanniques, ses ancêtres auraient été gazés par les nazis. Les Fink, comme ils s'appelaient alors, auraient été massacrés par ces monstres en bottes noires s'ils ne s'étaient débrouillés pour gagner l'Angleterre en 1933. Quand on pense au chemin qu'ils ont parcouru depuis ! Ce n'est pas rien, tout de même...

Howard n'est jamais allé voir les camps de la mort – l'idée qu'ils existent lui est suffisamment insupportable comme ça –, mais l'histoire de sa famille

lui inspire toujours une immense fierté. La seule et unique fois où la BBC lui a demandé de participer à une émission de débat sur l'actualité, il s'est déclaré favorable à l'assouplissement des contrôles aux frontières et a reçu les applaudissements les plus enthousiastes de la soirée. Avec le recul, Howard ne voit plus très bien pourquoi il a dit cela. Lui qui a toujours voté pour le parti conservateur, nom d'un chien ! Howard sourit à Tanya et l'éblouit de sa coûteuse dentition. (Pose des facettes et blanchiment effectués par un dentiste que lui a recommandé un membre secondaire de la famille royale. Inutile de lui demander son nom, Howard n'est pas du genre à cafter.)

— Merci.

— Vous logerez dans votre suite habituelle, sir Howard.

La bonté, la prévoyance, la générosité humaine dont fait preuve cet établissement, qui appartient tout de même à un groupe mondial, lui feraient presque verser quelques larmes de reconnaissance. Howard a toujours été un sentimental : les publicités télévisées d'associations caritatives montrant des enfants au regard de chien battu sur leurs lits d'hôpitaux lui donnent facilement les larmes aux yeux. Dans le cas présent, le fait que Tanya se souvienne de son nom (un acte simple, mais appréciable) lui prouve qu'il est bien la personne qu'il croit, que son statut d'important homme d'affaires est un fait reconnu. En lui proposant sa suite habituelle, en devinant intuitivement ce dont il a besoin, Tanya lui rappelle qu'il a réussi dans la vie, qu'il a son propre rôle à jouer dans la société : Howard sait huiler les rouages, serrer les mains des bonnes personnes (celles qui lui accorderont un déjeuner au cours duquel se décideront les achats et les ventes susceptibles d'étendre son

influence, sa participation dans la gestion des entreprises qui font tourner le monde d'aujourd'hui). Howard sait comment tout cela fonctionne. Il a incontestablement réussi dans ce domaine. Howard Pink (anciennement Fink) est donc un homme pleinement conscient de son statut dans la vie, sûr de ses opinions, ne doutant jamais de la justesse de ses décisions. Un homme chanceux, certes, mais également méritant.

La presse financière aime ajouter *le millionnaire qui s'est fait tout seul* dès qu'elle cite son nom. À une époque, Howard arborait cette étiquette avec une grande fierté. Ces temps-ci, cependant, il ne peut s'empêcher de penser que la formule a quelque chose de condescendant. Elle semble sous-entendre que les gros bonnets de la City ne le considèrent pas tout à fait comme des leurs. Howard a toujours trouvé remarquablement ironique que les hommes (car ce sont des hommes, en général) qui vénèrent l'argent en raison du pouvoir qu'il leur confère méprisent la fortune des autres, à moins qu'ils en aient hérité.

Pourtant, songe Howard en se dirigeant vers l'ascenseur, n'est-il pas plus impressionnant d'avoir généré soi-même cent cinquante millions de livres en partant de rien, plutôt que de se les faire offrir sur un plateau par un grand-oncle faiblard, propriétaire d'un titre de baronnet et d'un tas de vieilles pierres inscrit au patrimoine national ? N'est-il pas plus méritoire d'avoir réussi dans la vie en vendant des vêtements dans un marché d'East London, des tenues cousues par sa mère, paix à son âme, pliées en deux sur sa machine Singer, quelques aiguilles glissées entre les lèvres (Howard lui conseillait sans arrêt de les retirer de sa bouche, mais est-ce qu'elle l'écoutait ? Tu parles !), des habits qu'il refourguait à la foule crédule de Petticoat Lane Market

au prix qu'il avait lui-même fixé ? N'est-il pas plus admirable d'avoir réalisé des bénéfices, puis réinvesti cet argent dans un stock de meilleure qualité, d'avoir vendu davantage de ces vêtements à un prix plus élevé, et cela pendant des années, sans jamais cesser de surveiller le résultat net de ses ventes, jusqu'à devenir propriétaire de Fash Attack, la chaîne de magasins de vêtements enregistrant la croissance la plus rapide du monde du prêt-à-porter ?

Tout cela ne mérite-t-il pas un certain respect ?

Parce qu'après tout, on ne devient un vendeur efficace qu'en apprenant d'abord à se vendre soi-même.

Enfant, Howard vit un jour le marchand de vaisselle de Petticoat Lane empiler un service entier, les assiettes les unes sur les autres, puis lancer le lot en l'air. Il rattrapa le tout dans un énorme vacarme, mais sans rien casser. Eh bien, après ce numéro, les mères de famille se dépêchèrent d'ouvrir leur porte-monnaie.

Voilà comment on se débarrasse de sa camelote. Il faut savoir en mettre plein la vue. Il faut que les gens vous fassent confiance.

Howard sent une certaine moiteur sous ses aisselles. Le col de sa chemise est trop serré, et pourtant, celle-ci lui a coûté la peau des fesses – pardon pour la familiarité. Cette chemise a été conçue par une entreprise nommée Eton, qui vend normalement des modèles adaptés aux hommes grands et minces, mais Howard a insisté pour que ses tailleurs lui fabriquent du sur-mesure à cause de sa silhouette très légèrement corpulente. Au début, le nom d'Eton lui a paru amusant – l'école privée la plus célèbre de tout le pays associée au monde de la confection qu'il connaît si bien ! –, mais il ne l'a pas fait rire bien longtemps. Aujourd'hui, Howard déprime dès qu'il aperçoit la fameuse étiquette en s'habillant le matin.

Howard appuie sur le bouton de l'ascenseur. Derrière lui retentissent des éclats de rire aigus. Il grimace, puis jette un coup d'œil par-dessus son épaule. Quatre personnes sont assises dans des fauteuils à haut dossier sur le côté du hall d'entrée. On est en train de leur servir quelques scones, sandwichs et cupcakes miniatures sur des plateaux en argent. Deux de ces clients sont des personnes d'âge mûr au visage pâlot et aux yeux légèrement ridés. Elles semblent faire un effort pour s'amuser, comme si elles regrettaient de ne pas être chez elles en train d'écouter une émission de jardinage à la radio.

Howard devine que ce sont des parents venus en ville à la demande de leurs enfants, afin de célébrer un anniversaire. Leur progéniture est assise en face d'eux : deux jeunes femmes hurlant de rire, vêtues de jeans moulants et de vestes foncées, les cheveux coiffés avec sophistication, les lèvres étirées avec une suffisance propre à la jeunesse. Un téléphone portable protégé par une coque rose à strass est posé sur la table devant elles. L'une des filles remarque que Howard les regarde et cesse brutalement de rire.

Sans surprise, Howard se met alors à penser à elle. Il songe à la personne qu'il tente chaque jour d'oublier sans en avoir vraiment envie. Il laisse resurgir une unique et brève image : un visage encadré de couettes, un trou à la place de sa dent de devant. Elle porte une robe écossaise et écrase des pétales de rose dans un bol pour fabriquer ce qu'elle appelle du parfum.

Sa fille. Ada. Nommée ainsi en l'honneur de sa mère.

L'ascenseur tinte. Howard entre dans la cabine, puis se force à sourire à son reflet dans le miroir. Au quatrième étage, les portes s'ouvrent. Il sort dans le couloir, tourne à gauche, puis jette un coup d'œil à l'étui

en carton qu'on lui a remis, afin de vérifier le numéro de sa chambre : 423. C'est celle qui se trouve à l'angle.

Howard glisse la clé en plastique dans la fente. Le voyant vert de la poignée clignote. Il entre. Son sac est déjà là, posé sur le porte-bagages à côté de la télévision. Les rideaux sont à moitié tirés ; le voilage blanc qui tamise la lumière crée un effet presque soporifique. L'écran plat de la télévision affiche un message de bienvenue personnalisé.

Deux bouteilles d'eau minérale en verre sont posées sur le spacieux bureau. Grâce à l'éclairage et à la discrète inclination des miroirs, Howard a l'impression de peser cinq kilos de moins. Il sait, sans avoir besoin de l'ouvrir, que le minibar contient une demi-bouteille de bon chablis ainsi qu'une barre Toblerone.

Un vrai cocon, pense-t-il en humant le parfum familier de son environnement. Ainsi entouré du confort méticuleusement conçu pour lui par d'autres personnes, Howard éprouve un sentiment de sécurité particulier. Il admire la compétence de ces gens et ne voit pas d'inconvénient à la payer au prix fort. Cet environnement lui permet, au moins pendant quelques heures, d'oublier totalement qui il est.

Howard retire sa veste, la pose sur le dossier d'une chaise, sort son BlackBerry de sa poche intérieure et l'éteint. Il délace ses chaussures. Et puis, bien qu'il soit quinze heures, bien que Tanya la réceptionniste serait sans doute surprise de ce qu'il s'apprête à faire, bien que sir Howard Pink ait des rendez-vous à prendre, des endroits où aller, des gens à rencontrer, des entreprises à gérer, des e-mails à écrire et des bilans à lire, il entre lentement dans la salle de bain, ouvre le robinet et laisse couler l'eau jusqu'à ce que la baignoire soit pleine à ras

bord. Voilà ce qu'il fait le premier lundi de chaque mois. C'est une sorte de rituel, si vous voulez.

Après son bain, la peau parfumée d'une senteur épicée grâce au gel douche ordinaire de l'hôtel, Howard enfile son peignoir. Il note avec mécontentement que le bord d'une manche peluche. Howard ne supporte pas le moindre désordre dans sa tenue. Tout le monde sait qu'il lui est arrivé de jeter un pantalon après avoir découvert une couture mal finie ou un fil qui pendait. « Pointilleux », c'est ainsi que le décrit Claudia. Elle adore caser ce genre de mot au milieu d'une banale conversation, histoire de décontenancer ceux qui la prennent un peu trop vite pour une femme trophée bourrée de silicone. Quand il va se coucher, Howard la retrouve parfois en train de lire le dictionnaire au lit.

— Pourquoi fais-tu cela ? lui demanda-t-il un soir.

— J'essaie de m'améliorer, Howie. Tu devrais faire pareil.

Claudia commença alors à lui lire une définition et lui demanda de deviner à quel mot elle correspondait.

— *Qui s'ajoute inutilement.*

— J'en sais rien.

— Superfétatoire.

Howard ne trouve jamais la réponse. C'est là toute l'ingéniosité de Claudia, bien sûr. Ce n'est pas une femme intelligente, mais elle sait comment lui envoyer des coups bas, comment le mettre légèrement à plat lorsque c'est nécessaire. Personne n'ignore qu'il a quitté l'école à quinze ans sans le moindre diplôme : cela fait partie du mythe de Howard Pink. En répondant à quelques interviews lors de l'ouverture de sa première boutique phare à Regent Street, il s'était réjoui que les journalistes abordent le sujet, qu'on lui crée une image de petit gars travailleur, plein de cran et d'astuce, ne supportant pas

les imbéciles. Howard peut bien l'admettre, à présent : il était alors très flatté que la presse lui témoigne un peu d'attention, que ces diplômés en économie d'Oxbridge, journalistes au *Times* et au *Telegraph*, équipés de dictaphones tape-à-l'œil, veillent bien lui parler à lui, Howie Pink des Vêtements Pink à Petticoat Lane, et enregistrer ses réponses pour la postérité.

L'un des gros titres clamait : *Howard Pink : le magnat qui s'est fait tout seul se taille du sur-mesure*. La photo illustrant l'article le montrait hilare, le ventre gonflé comme une voile en plein vent, le visage plissé, la langue pendant sur le côté de façon grotesque. Il adorait l'idée d'être un magnat.

Cette photo était loin de l'avantager, mais Howard se dit qu'il ferait avec. Cependant, au fil des ans, les journalistes ne cessèrent de la ressortir. Elle date aujourd'hui de vingt ans, et Howard a arrêté de donner des interviews après sa publication, mais ils continuent à l'utiliser, comme pour le narguer, lui rappeler son comportement clownesque. Pendant un moment, et ce, pour des raisons évidentes, on l'a surnommé « le pauvre millionnaire Howard Pink », et plus personne ne s'est servi de ce portrait. Mais, récemment, il a fait une soudaine réapparition.

Installé en première classe, Howard est tombé dessus le mois dernier dans un magazine destiné aux passagers de l'avion qui le ramenait de Munich. Reproduction d'une grimace toute howardienne destinée à illustrer un reportage de quatre pages sur l'économie britannique, la photo apparut sous ses yeux dans toute sa splendeur Technicolor, alors qu'il feuilletait *Airwaves*. Howard était plus gros à l'époque et avait eu la mauvaise idée de se laisser pousser la barbe. Et puis, c'était avant qu'il se

fasse refaire les dents. Autant dire qu'on ne l'avait pas photographié sous son meilleur jour.

Après avoir découvert son portrait dans le magazine de l'avion, Howard appela Rupert, son responsable des relations publiques.

— Vous ne pourriez pas trouver un moyen de les empêcher d'utiliser cette putain de photo ? lui demanda-t-il.

— Un moyen légal, vous voulez dire ?

— Légal, illégal, je m'en fiche.

Howard entendit une brusque inspiration à l'autre bout du fil. Rupert ne parvenait jamais à deviner si son patron plaisantait ou non.

— Euh..., eh bien, Howard..., pour des raisons évidentes, nous avons grand besoin du soutien des médias. Je vous déconseillerais donc de prendre des mesures un peu trop draconiennes...

— Draconiennes.

Voilà un mot qui plairait à Claudia.

— Mais voulez-vous que je passe un coup de fil à tous les rédacteurs en chef et leur demande de ne plus l'utiliser ? Ils seront plus que prêts à collaborer, si vous devenez plus accessible en échange.

— Je ne veux pas devenir plus accessible, Rupe.

Rupert eut un rire sot.

— Oui, mais il est inutile de le leur dire, n'est-ce pas ? Laissez-moi m'occuper de ça, Howard.

Rupert passa ses coups de fil, et, pendant quelques semaines, la photo resta cachée, comme un enfant disgracieux.

Mais voilà qu'hier, elle est réapparue : en plein milieu d'une page du *Sunday Tribune*, illustrant un article basé sur l'hypothèse scientifique un peu légère selon laquelle la vie épargne davantage les optimistes. La légende disait : *Malgré ses malheurs personnels, sir Howard*

Pink, le millionnaire qui s'est fait tout seul, prend toujours la vie du bon côté.

Howard en a marre que tout le monde pense le connaître. Il en a marre d'être caricaturé. Il craint d'être sans cesse pris pour un pitre. La BBC ne l'a jamais réinventé, pas vrai ? Chaque fois que ses présentateurs ont besoin d'une grande gueule, ils vont chercher ce vieux médiateur vantard à l'abondante chevelure blanche qui dirige l'Association des détaillants britanniques, un type qui serait bien incapable de reconnaître une idée pleine de bon sens, même si elle était peinte en violet et dansait sur le bout de son nez. Quel connard !

— Le problème, c'est qu'ils ne parviennent plus à vous dissocier de ce qui est arrivé à Ada, lui dit un jour Rupert en choisissant soigneusement ses mots. Votre tragique histoire personnelle compte davantage pour eux que votre sagacité d'homme d'affaires.

« Votre tragique histoire personnelle. » C'étaient exactement les termes qu'il avait employés.

Howard sent la moutarde lui monter au nez. Il marche jusqu'à la fenêtre, ouvre le rideau et scrute le glamour sordide de ce jour de semaine à Londres, cherchant désespérément un détail susceptible de calmer son agitation naissante.

Une file noire de taxis avance vers l'entrée de l'hôtel comme une coulée de pétrole. Depuis son poste d'observation, Howard contemple la solidité brillante de leurs capots, le jaune lumineux de leurs enseignes qui se reflète sur la peinture sombre. Posant ensuite les yeux sur la route, Howard remarque une jeune fille chaussée de talons hauts et vêtue d'un imperméable qui claque dans le vent, la ceinture nouée dans le dos, un exemplaire de *l'Evening Standard* émergeant de son sac à main. Elle tient une cigarette allumée entre

deux doigts et le gobelet en carton d'une chaîne de cafés dans l'autre main. La jeune fille marche si vite que le liquide coule par l'ouverture du couvercle en plastique et dégouline sur la doublure à carreaux de son imperméable. Howard se demande si elle va finir par s'en rendre compte ou si elle ne le remarquera que plus tard, flairant l'odeur rance du café froid et trop sucré lorsqu'elle enlèvera son vêtement. Il regrette de ne pas pouvoir la suivre afin de le découvrir. Howard aime bien savoir comment se terminent les histoires.

La jeune femme continue à marcher : le clic-clac rapide de ses talons sur les pavés résonne, puis s'estompe. Juste au-dessus d'elle, un entrelacs d'échafaudages métalliques a été dressé pour couvrir la façade de l'hôtel particulier de l'autre côté de la rue. Les poteaux emboîtés les uns dans les autres sont du même gris pigeon que le ciel ; chaque brique est du ton brun roux humide que Howard a fini par associer à sa ville. Un ouvrier coiffé d'un casque et habillé d'une veste à bandes réfléchissantes lance un cri indistinct depuis le trottoir. Howard aimerait qu'on cesse de tout maquiller. Il y a tellement de travaux en cours à Londres, ces temps-ci. De lourdes grues mécaniques rayent l'horizon à intervalles réguliers. Des panneaux, ornés de l'absurde insigne du projet de rénovation urbaine, poussent un peu partout. Les rues sont fermées, la circulation, déviée, les ponts, interdits d'accès, tout cela au nom d'un progrès effréné, d'un besoin sans fin de choses nouvelles, brillantes et somptueuses, alors que ce dont rêve de plus en plus Howard, c'est de retrouver le passé, conditionné, préservé et glorifié. Il rêve de ces beaux bâtiments historiques conçus à une échelle raisonnable qui n'exigeaient aucune attention, afin que tout le monde sache à quoi s'en tenir.

Howard laisse retomber le rideau, puis se rappelle qu'il n'est pas venu là pour pester contre l'architecture moderne. Ces nuitées mensuelles à l'hôtel Mayfair sont censées lui offrir un espace de méditation, quelques heures de répit loin de sa vie et de ses souvenirs. Seuls Rupert, Claudia et Tracy, son assistante personnelle, sont au courant. Tous les autres le croient en voyage d'affaires. Howard se dit qu'il devrait en profiter au maximum avant de retrouver sa vie normale demain matin.

Il respire plus lentement, redresse les épaules et étire les bras. Il essaie de compter jusqu'à dix, mais s'arrête à trois en songeant au chablis.

Il sort la bouteille du minibar, la débouche et se sert une bonne rasade. Le verre s'embue de façon plaisante. Température parfaite. Un viticulteur (quel beau métier !) lui a un jour expliqué qu'il fallait réfrigérer le vin blanc modérément. Howard l'a répété à toute personne susceptible d'être impressionnée par cette révélation, et, au restaurant, il lui est parfois arrivé de renvoyer une bouteille de vin blanc fraîche, histoire de montrer qu'on ne pouvait pas le duper. Dans l'intimité de ces quatre murs, il se sent toutefois libre de le boire en fonction de son propre goût.

Ou de son manque de goût, serait-il plus exact de dire.

On frappe à la porte.

— C'est la femme de chambre ! lance une voix désincarnée de l'autre côté du bois stratifié.

Howard se tourne vers le réveil posé sur la table de chevet. Il s'aperçoit avec stupeur qu'il est déjà dix-huit heures. La femme de chambre vient ouvrir son lit avant le dîner. Howard jette un œil derrière la porte. Un visage noir lui sourit largement.

— Je peux revenir plus tard si vous préférez, dit la femme avec un léger accent.

Howard contemple sa peau lisse, particulièrement tendue sur ses hautes pommettes, et la compacité de son tout petit corps, caché sous un chemisier ajusté et un pantalon noir. Elle porte une corbeille en plastique pleine de produits d'entretien et de petits sachets de sablés.

— Non, non, répond-il en desserrant très légèrement la ceinture de son peignoir. Entrez.

Comme Howard tient la porte avec son bras, la femme de chambre doit se pencher en avant pour pénétrer dans la chambre. Elle ne peut s'empêcher de glousser. Howard prend cela pour un encouragement.

La jeune femme vérifie ce qui se trouve sur le plateau à thé, y dépose un sachet de chocolat en poudre et passe rapidement dans la chambre. Howard la suit, puis la regarde empiler soigneusement les coussins violet et brun au pied du lit. La jeune femme jette un coup d'œil par-dessus son épaule, croise son regard et se met de nouveau à glousser. Howard lâche un petit rire, fait deux pas vers elle. Lorsque la femme se penche sur le lit, le tissu de son pantalon se tend sur ses fesses. Ayant déjà procédé à quelques transactions similaires dans des hôtels de luxe un peu partout dans le monde, Howard sait ce qu'il lui reste à faire. Il s'approche d'elle par-derrière, pose les mains de chaque côté de sa taille et frotte le nœud de sa ceinture contre l'arrière-train de la femme de chambre.

L'espace d'un instant, elle se raidit et ne fait plus un geste. Puis, sans le regarder, elle se redresse. L'oreiller qu'elle tenait à la main tombe sur les draps en coton égyptien à tissage serré.

— Monsieur..., je...

— Chuuut, dit Howard.

Il frotte son nez contre son cou et hume l'odeur sucrée du beurre de cacao.

Howard n'aime pas parler dans ce genre de situation. Cela rend les choses trop réelles.

Alors que la femme de chambre est toujours tournée vers le lit, il déboutonne son chemisier avec la dextérité qu'il a héritée de nombreuses générations de Fink. Howard glisse le pouce sous l'armature de son soutien-gorge, puis la main tout entière jusqu'à ce que le sein droit de la femme de chambre repose au creux de sa paume. Il gémit malgré lui. De sa main libre, Howard dénoue sa ceinture, laisse s'ouvrir son peignoir et saisit son pénis en érection. Il fait lentement aller et venir sa main sur son sexe, sans lâcher le sein de la jeune femme, et sent son mamelon se durcir sous ses doigts. Elle respire plus vite. Howard ne voit pas son visage, mais il sait, sans avoir besoin de le vérifier, qu'elle sourit, qu'elle prend du plaisir, qu'elle se délecte de cette attention, qu'elle crève d'envie d'être pénétrée, d'être prise violemment, de sentir sa semence laiteuse sur sa peau... Howard jouit en poussant un soupir à demi étouffé et éprouve aussitôt un sentiment de dégoût. Toute l'affaire n'a duré que quelques secondes.

Bien que censé savourer ce moment d'abandon, Howard veille à ne pas tacher le pantalon noir de la jeune femme.

Tailleur un jour, tailleur toujours, aurait dit sa défunte mère. Paix à son âme.